

# DANS LE SILLAGE DE PIERRE DE COUBERTIN

*Quelques souvenirs et impressions du Dr Fr.-M. Messerli*

En octobre 1948, il y a eu quarante ans que j'ai commencé à m'intéresser à l'olympisme, entraîné dans le sillage de Pierre de Coubertin ; cela me donne l'occasion de rappeler quelques souvenirs personnels se rapportant à l'illustre rénovateur des Jeux olympiques et de conter comment nous avons fait connaissance.

C'est, en effet en 1908, que j'eus ce privilège. J'étais alors jeune étudiant en médecine portant les couleurs de Stella, l'un des rares étudiants sportifs de l'époque, fréquentant comme membre actif le local de gymnastique de la Bourgeoise. Un soir de répétition, en automne 1908, nous avons eu la visite du baron de Coubertin, qui fut surpris de trouver un étudiant portant couleurs dans un local de gymnastique. Il m'adressa la parole et j'appris que mon interlocuteur était le rénovateur des Jeux olympiques. A cette époque, on parlait déjà beaucoup d'olympisme, les IV<sup>es</sup> Jeux venaient d'être célébrés à Londres.

Lors de ce premier contact, ma surprise avait été assez grande ; je m'étais, en effet, figuré le baron de Coubertin comme un homme de grande taille, d'allure herculéenne ; or, il s'agissait d'un homme de stature plutôt petite et d'allure très vive. Wantant faire plus ample connaissance avec moi, il me donna rendez-vous le lendemain matin, à 11 heures, à l'hôtel Beau-Site. Le Lausanne-Palace n'était pas encore construit. Nous nous rendîmes sur la terrasse de l'Abbaye de l'Arc où, assis sur le mur face au lac Léman, nous avons discuté pendant une bonne heure.

Encore timide, j'ai surtout écouté le rénovateur des Jeux olympiques, qui m'impressionnait beaucoup. Ce qui me frappa le plus lors de ce premier contact, ce fut la vivacité de cet homme de petite taille que je savais être déjà si illustre, par son activité débordante et par la rénovation des Jeux qu'il avait réalisée ; je fus aussi frappé d'emblée par ses grands yeux si vifs — je ne voyais qu'eux dans son visage — des yeux qui pétillaient d'intelligence, de finesse et de malice. Son visage était barré d'une forte moustache noire, en broussailles, à la française.

Après une heure de discussion touchant à toutes sortes de sujets, me donnant l'impression qu'il ne s'intéressait pas seulement aux sports, mais aux institutions de notre ville et de la Suisse, aux aspirations de notre jeunesse helvétique, nous nous sommes quittés en échangeant une forte poignée de main, alors qu'il me disait : « Continuez à pratiquer la gymnastique et les sports, au long de vos études... Sans doute, nous nous reverrons »...

Dès lors, j'ai eu l'occasion de revoir périodiquement le baron de Coubertin, jusqu'en 1915, puis presque continuellement jusqu'à sa mort, Lausanne étant devenu sa résidence. Je suis devenu non seulement un de ses collaborateurs — son plus fidèle et plus précieux

collaborateur, comme il le prétendait — mais aussi un ami qui, pendant trente ans, a toujours été honoré de sa confiance. Pendant ce temps, le baron de Coubertin resta toujours le même, toujours aussi vif et alerte, bien que sa moustache et sa chevelure, de noires, devinssent couleur argent et bien qu'il atteignit, à son décès, septante-cinq ans.

En 1909, je fis la connaissance du baron Godefroy de Blonay qui, depuis 1899, était le membre du C. I. O. pour la Suisse. Il me remit alors quelques documents sur l'olympisme et le rapport des IV<sup>es</sup> Jeux olympiques, célébrés à Londres, en 1908. C'est alors qu'avec l'approbation de MM. de Coubertin et de Blonay, je proposai, pour la première fois, de constituer un comité olympique suisse permanent, pour remplacer les comités provisoires de participation nommés en hâte à la veille des Jeux et qui n'arrivaient pas à réunir des délégations suisses convenables. J'abordai la Société fédérale de gymnastique et j'eus même, à Bâle, une entrevue avec son comité central, que je ne pus convaincre et qui fit preuve d'incompréhension à ce sujet. Absorbe par mes études, je renonçais provisoirement à toute nouvelle démarche et ce n'est qu'en 1912, au lendemain des Jeux de la V<sup>e</sup> Olympiade, à Stockholm, que fut constituée un Comité olympique suisse, auquel adhèrent d'emblée une dizaine de fédérations sportives nationales tandis que la Société fédérale de gymnastique refusa de s'y intéresser jusqu'en 1923.

Dès 1908, j'eus l'occasion presque chaque année de revoir le baron de Coubertin qui, chaque fois qu'il venait à Lausanne, daignait faire visite à un modeste étudiant en médecine.

En mai 1913, se tint à Lausanne la XV<sup>e</sup> session plénière du Comité international olympique et un congrès de psychologie et de physiologie sportives auquel je ne participai que les deux derniers jours, comme auditeur, faisant alors mon école d'officier.

L'année suivante, il commémora, à Paris, en juin, le vingtième anniversaire du rétablissement des Jeux olympiques et, deux mois plus tard, la guerre éclatait. En novembre, je revis le baron de Coubertin qui, malgré ses cinquante-deux ans, s'était engagé comme volontaire dans l'armée française, dont il venait d'être libéré pour raison d'âge. Il avait maigri et était inquiet. Son grand souci était de maintenir, malgré les hostilités, l'activité du C. I. O. ; à cet effet, il songeait à fixer le siège de ce dernier à Lausanne. Il me conta alors les démarches qu'il entreprit auprès du syndic de Lausanne, M. Maillefer, auprès des autorités cantonales et fédérales et, au printemps 1915, Lausanne était définitivement et officiellement proclamée siège du Comité international olympique.



LE BARON P. DE COUBERTIN

*au début de l'olympisme des temps modernes.*

C'est en 1915 qu'il ébaucha la fondation de l'Institut olympique de Lausanne, dont il m'entretenait alors à maintes reprises. A cette époque, ayant obtenu un congé militaire de quelques mois, j'étais désireux, pour me perfectionner en médecine, de faire des stages hospitaliers à Paris et à Londres ; je me souviens qu'il me déconseillait de m'y rendre, vu la guerre et surtout parce que désireux de me voir collaborer à la direction de l'Institut qu'il voulait fonder. Je partis néanmoins... pour rentrer à Lausanne en été 1916, encore assez à temps pour collaborer à la première session de l'Institut ; ce n'est d'ailleurs qu'en 1917 que cette institution vit son plein épanouissement en organisant une session pour les internés français et belges en Suisse.

Sitôt l'armistice signé, en novembre 1918, le baron de Coubertin, qui me tenait au courant de ses démarches, songea à réunir ses collègues du C. I. O. Il les convoqua à Lau-

sanne pour le printemps 1919 ; d'entente avec lui, je mis sur pied tout un programme de manifestations olympiques pour commémorer le XXV<sup>e</sup> anniversaire du rétablissement des Jeux olympiques et de la fondation du C. I. O.

Dans ses mémoires olympiques, le baron de Coubertin a écrit à ce sujet : « Nos amis lausannois, guidés par l'infatigable et dévoué D<sup>r</sup> Messerli, firent à notre session un cadre brillant et varié. »

Dès 1920, le cours du cycle des Jeux olympiques reprit. J'eus l'occasion, en 1919 et en 1920, d'être l'intermédiaire entre les dirigeants sportifs des anciens Etats centraux et le baron de Coubertin et je me souviendrai toujours de la fine diplomatie dont il fit preuve à cette occasion en décidant que ces pays seraient invités aux Jeux d'Anvers et de Paris, étant à l'avance convenu qu'ils s'abstiendraient d'y participer.

En 1925, après plus de trente ans de prési-

dence active, le baron de Coubertin demanda au C. I. O., lors de sa session de Prague de le relever de cette charge, voulant se consacrer à des études d'histoire et de pédagogie. Il fonda alors, successivement, l'Union pédagogique universelle et le Bureau international de pédagogie sportive, me demandant de rester au nombre de ses collaborateurs. Pendant douze ans, soit jusqu'en 1937, je l'ai encore vu à l'œuvre, présentant à la fois les traits d'un homme d'étude et d'un homme pratique. Tout en se consacrant à ses recherches désintéressées d'histoire, d'éducation, de pédagogie — n'a-t-il pas proclamé la nécessité d'une réforme de la pédagogie, comme il a publié aussi une charte de la réforme sportive ? — il ne s'est jamais confiné dans son cabinet de travail, comme dans une tour d'ivoire. Il s'est toujours préoccupé des aspirations de son temps, les comparant à celles des temps passés et, spécialement avec celles de l'antiquité grecque ; il s'intéressait surtout aux aspirations de la jeunesse, l'avenir de notre race, en laquelle il avait une confiance sans bornes, ainsi qu'aux institutions des pays à l'abri desquels il vivait, aux hommes et aux choses qui l'entouraient. C'est ainsi que nous lui devons de fort belles pages sur la Confédération helvétique, insérées dans son *Histoire universelle*, d'exquis tableaux sur le *Pays vaudois*, son *Ame et son Visage*.

Rénovateur des sports, réformateur de l'enseignement, historien, philosophe, il a dans tous ces domaines démontré une activité, une largeur de vues, une originalité dont on ne peut que s'émerveiller.

En songeant à son œuvre, nous dirons que ce fut un novateur, un précurseur et un homme d'action, que ce fut et que ce restera un grand, un très grand homme...

\* \* \*

Ainsi, pendant trente ans, j'eus le privilège d'être son collaborateur et d'être honoré

de son amitié. Les dernières années de sa vie, il vint fréquemment, en fin de journée, s'asseoir sur la terrasse de la maison que j'habite, face à ce lac Léman qu'il admirait et aimait. Fin août 1937, je le vis pour la dernière fois ; il vint me trouver à la veille d'un petit voyage que je comptais faire en Allemagne. Regardant le lac, nous avons évoqué notre première rencontre, en 1908, notre entretien sur la terrasse de l'Abbaye de l'Arc ; il me recommanda alors de façon pressante de continuer son œuvre, d'assumer, après sa mort, la direction du Bureau international de pédagogie sportive et de l'Institut olympique de Lausanne, désir qu'il exprima encore par écrit dans ses dernières volontés ; avec insistance, il me demanda de veiller à la célébration, à Lausanne, du cinquantième anniversaire du rétablissement des Jeux olympiques...

Jamais le baron de Coubertin ne m'avait parlé avec une telle insistance ; avait-il un pressentiment ? Quelques jours plus tard, le 2 septembre 1937, j'apprenais à Munich sa mort subite, survenue à Genève, où il séjournait. Détenteur, dans une enveloppe cachetée, de ses dernières volontés, j'étais, le lendemain, de retour à Lausanne. « Je désire être inhumé à Lausanne, et que mon cœur soit transporté à Olympie et scellé dans le monument commémoratif du rétablissement des Jeux olympiques... » Les obsèques du baron de Coubertin eurent lieu le 7 septembre 1937 ; selon son désir, son corps fut inhumé à Lausanne au cimetière du Bois-de-Vaux, en terre suisse, son pays d'adoption qu'il aimait presque à l'égal de la France, sa patrie natale, tandis que son cœur fut transféré en Grèce, sa patrie intellectuelle.

Ce grand international, dont la vie entière fut consacrée à l'amélioration des conditions d'existence et au rapprochement des peuples et dont l'œuvre de paix fut toujours inspirée du plus pur idéalisme, eût sans doute été très péniné par les événements mondiaux actuels ; puisse l'olympisme rénover, l'œuvre magnifique du baron de Coubertin, contribuer à la réconciliation des peuples.

## BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître : « The Crawl Stroke » by Capt. T. W. Sheffield, Published by Beach & Pool, 424 Fourth Ave. New-York 16. U. S. A.

« Olympiaboken 1948 » est un livre richement illustré, traitant en langue suédoise les Jeux d'hiver et d'été de 1948. Présente par Lennart Brunnhage et éditée par Svenska Sportförlaget, à Stockholm.

## M. AVERY BRUNDAGE HONOURED

The sixth annual National Sports Awards Dinner has been given on Dec. 27th. at Los Angeles. Beside the tribute which was paid to the outstanding american athletes of the year, a special award has been given to the Vice President of the I. O. C., M. Avery. Brundage for many years the « strong man of the A. A. U. » for his contribution to amateur athletics.